

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Chartres, New Orleans, La.

Address at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE

DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE

10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE

PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 septembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (82, 84, 86, 86).

La presse anglaise.

D'après les dernières dépêches, l'accord franco-allemand est conclu, et sous peu les conditions en seront connues.

Le Daily Mail vient de publier les indications suivantes qu'il déclare tenir d'un correspondant diplomatique :

Le sacrifice territorial que la France consent à l'Allemagne au Congo n'est pas aussi considérable que l'Allemagne le demandait, mais il est encore si grand que, lorsqu'elle en connaîtra l'importance, les Français seront étonnés.

Le destin n'a pas mesuré ses coups à la grande et courageuse nation depuis un an ou deux ; il la sait fortement trempée et capable de se vite relever de ses revers ; les inondations de la Seine, les grèves, les accidents nombreux dont ses aviateurs et d'autres... ont été victimes, tout cela lui a fait de larges blessures au cœur, mais ne lui a pas fait perdre sa foi en l'avenir, ne lui a pas fait douter du ciel bleu de demain.

La Liberté, construite à St-Nazaire, avait été mise à flot en 1905. Elle avait une vitesse de 18 nœuds, un déplacement de 14 865 tonnes ; portait 793 hommes et avait une longueur de 452 pieds ; elle avait coûté 7,125,000 dollars.

La perte matérielle que cause la destruction du grand cuirassé est considérable, mais que fait à la France cette perte ; c'est l'autre qui lui est douloureuse, celle de 400 vies précieuses, de 400 de ses fils qui faisaient la fierté de sa marine et contribuaient à sa puissance, à sa grandeur.

Washington, 25 septembre. — L'enseigne Hilmer Belt, commandant de la petite canonnière américaine "Fampanga", en station dans le sud de l'archipel des Philippines, a été tué dimanche matin par des indigènes de l'île Yacan.

Plusieurs marins faisant partie de l'escouade de débarquement de l'enseigne Belt, ont été grièvement blessés.

Les rapports parvenus jusqu'ici au département de la marine indiquent que l'enseigne Belt avait opéré un débarquement en vue de punir les rebelles Yacans.

Belt était originaire de Dallas, Texas, et était sorti de l'Ecole Navale en 1908.

—Alors, le moment de l'explosion est venu... J'espère racheter le mal que j'ai fait en vous permettant de rendre un grand service à ceux que vous aimez.

—Comment cela ?... —En signant, de nom d'Hector Michel, la traite qui le fit condamner pour faux à dix ans de travaux forcés.

—Et la jeune fille expliqua la façon dont le cousin d'Irène lui avait fait écrire, sans prétexte de l'imprimerie, une lettre de lettres qu'elle recevait de lui, le nom, "Hector Michel", sur différentes feuilles de papier, puis enfin, sur une qui était timbrée.

et mieux définie, l'engagement de maintenir la porte ouverte au Maroc et à donner à cet effet toutes les assurances et garanties nécessaires. Mais, comme l'Allemagne paraît vouloir insister pour obtenir au Maroc des droits commerciaux et économiques absolument privilégiés, il est évident que cette question sera la pierre de touche des négociations.

Une catastrophe en France.

La nouvelle de l'accident survenu hier matin dans le port de Toulon a rempli d'horreur le monde entier, bien certainement, car l'histoire n'a jamais enregistré une catastrophe du genre d'aussi vastes proportions : trois-cent-cinquante ou quatre-cents hommes arrachés à leur sommeil subissent la plus cruelle des morts.

Un des navires de guerre les plus importants de la flotte française, la Liberté, a été détruit à la naissance du jour par un incendie suivi d'une série d'explosions qui ont non seulement coûté la vie aux hommes de son équipage, mais aussi à ceux d'autres navires venus à leur secours.

Nous donnons ailleurs les navrants détails de cet accident qui met en deuil la France au moment où elle sort pour ainsi dire d'une épreuve éprouvante, qui lui a valu bien des ennemis si elle s'y est montrée digne et ferme.

Le destin n'a pas mesuré ses coups à la grande et courageuse nation depuis un an ou deux ; il la sait fortement trempée et capable de se vite relever de ses revers ; les inondations de la Seine, les grèves, les accidents nombreux dont ses aviateurs et d'autres... ont été victimes, tout cela lui a fait de larges blessures au cœur, mais ne lui a pas fait perdre sa foi en l'avenir, ne lui a pas fait douter du ciel bleu de demain.

La Liberté, construite à St-Nazaire, avait été mise à flot en 1905. Elle avait une vitesse de 18 nœuds, un déplacement de 14 865 tonnes ; portait 793 hommes et avait une longueur de 452 pieds ; elle avait coûté 7,125,000 dollars.

La perte matérielle que cause la destruction du grand cuirassé est considérable, mais que fait à la France cette perte ; c'est l'autre qui lui est douloureuse, celle de 400 vies précieuses, de 400 de ses fils qui faisaient la fierté de sa marine et contribuaient à sa puissance, à sa grandeur.

Washington, 25 septembre. — L'enseigne Hilmer Belt, commandant de la petite canonnière américaine "Fampanga", en station dans le sud de l'archipel des Philippines, a été tué dimanche matin par des indigènes de l'île Yacan.

Plusieurs marins faisant partie de l'escouade de débarquement de l'enseigne Belt, ont été grièvement blessés.

Les rapports parvenus jusqu'ici au département de la marine indiquent que l'enseigne Belt avait opéré un débarquement en vue de punir les rebelles Yacans.

Belt était originaire de Dallas, Texas, et était sorti de l'Ecole Navale en 1908.

—Alors, le moment de l'explosion est venu... J'espère racheter le mal que j'ai fait en vous permettant de rendre un grand service à ceux que vous aimez.

—Comment cela ?... —En signant, de nom d'Hector Michel, la traite qui le fit condamner pour faux à dix ans de travaux forcés.

—Et la jeune fille expliqua la façon dont le cousin d'Irène lui avait fait écrire, sans prétexte de l'imprimerie, une lettre de lettres qu'elle recevait de lui, le nom, "Hector Michel", sur différentes feuilles de papier, puis enfin, sur une qui était timbrée.

—Mais en jour Léo ayant affirmé devant moi que si l'auteur de la traite était connu, M. de Belmont serait réhabilité, je me suis promis de m'accuser. Et j'ai voulu que ce soit à vous...

Ecumeurs de trains rapides.

Chronique Parisienne

Le vol retentissant de la "Jouconde" a fait un tort énorme aux vols de moindre notoriété, et les voleurs de petite et même de grande marque s'échappent devant le ravisseur de la belle Florentine, qui par la virtuosité sans pareille et l'audace tranquille avec lesquelles il a d'abord préparé puis exécuté son coup fantastique, atteint aux proportions d'un héros.

Avant ce cambriolage de premier choix, la police était sur la piste d'autres cambriolages, plus modestes à coup sûr, mais dignes tout de même de sa sollicitude. "Être sur la piste", en langage policier, signifie rechercher "à l'aveuglette" des malfaiteurs inconnus et qui ont chance de garder éternellement l'incognito. Or, les mauvaises langues affirment que l'affaire Monna Lisa, bientôt classée, est venue tout à fait à point pour masquer de désastreuse breloques. Inutile de dire que nous n'en croyons pas un mot.

Il y avait, en même temps, à l'instruction de grosses affaires, desquelles l'évadée du Louvre, en l'accapant, a détourné l'attention publique. Qu'était devenue, par exemple, l'affaire Klingner, l'agresseur de Mme Albert Cahen d'Anvers ? Le silence qui flottait autour justifiait toutes les inquiétudes au sujet de ce jeune éballe des soldats Michel et Graby. Était-il malade ? Avait-on refusé, malgré de hautes recommandations, de l'admettre au régime des détenus politiques ? Que les bons tremblent et que les méchants se rassurent : Klingner se porte le mieux possible et il porte son mal en patience dans une confortable prison. Il n'y a guère plus d'un mois qu'il a failli faire subir à Mme Cahen d'Anvers le sort de Mme Goulin, et une dépêche de Cologne nous apprend qu'il a déjà passé par l'anthropométrie ! Il y a donc lieu d'espérer que, dans une quinzaine de mois, il sera mûr pour obtenir du jury les circonstances atténuantes ou pour mériter la clémence d'Auguste.

En attendant, les attentats contre les personnes sur les voies ferrées—en dépit des améliorations introduites dans le matériel roulant, des voitures à couloirs et des passerelles—sont toujours d'une fréquence inquiétante. Un journal constatait ces jours-ci, statistiques en main, que, dans une période de trente-cinq ans, il y avait eu, sur les lignes françaises, vingt-sept tentatives criminelles, dont quinze assassinats. D'où il résulte que, sur le rail, le voyageur a moins à craindre les déraillements ou les collisions de trains que "le coup du père François" ou "le coup du chloroforme".

Je me souviens qu'il y a quelque dix ans, à l'occasion d'un crime analogue à celui de Klingner, M. Léo Claretie, dans un article sensationnel, somma les pouvoirs publics de prendre les mesures nécessaires pour garantir la sécurité des voyages en chemin de fer. Nos joyeux sinécristes du Palais-Bourbon, auxquels un privilège régulier assure le parcours en franchise sur tous les réseaux, firent la sourde oreille. Ce "cavalier consulaire" aurait dû pointer, ne fut-ce que par égoïsme et par instinct de conservation personnelle, les trouver plus attentifs. Car, si leur mandat les rend inviolables, cette inviolabilité cesse sur le marchepied du wagon.

—Mais, monsieur, balbutia la voyageuse que la terreur aveuglait, ce compartiment est pour moi seule ! —Désolé, madame, fit l'homme d'un ton très poli... C'est la faute de l'employé, non la mienne... Je ne puis malheureusement pas chercher un gîte ailleurs... Mais soyez sûre qu'à la prochaine station...

—Hé ! monsieur, la prochaine station, c'est Montauban... Et Montauban est le terme de mon voyage !

Et les écumeurs de rapides continuent le cours de leurs exploits... et ils le continueront encore, avec d'autant plus d'entrain qu'ils opèrent presque à coup sûr, sans courir de risques, car ils échappent quatre-vingt-dix fois sur cent à la vindicte publique, et ces crimes à la vapeur échouent généralement, après une instruction plus ou moins laborieuse, dans des oubliettes que le jargon judiciaire, par un délicieux euphémisme, qualifie d'"affaires classées". Classée, l'affaire du président Poincaré ! Classée, l'affaire de M. de Montgolfier ! Et celle de Jules Anat ! Et celle de ce malheureux Schotmans, lardé de coups de couteau dans un compartiment de première classe, entre Arras et Lille ! Et tant d'autres ! Le repris de justice Charles Jud a couvert de son nom tragique et mystérieux tous ces buissons creux de la police.

Et pourtant, depuis qu'en France le journalisme s'est américanisé, les investigations criminelles ont, dans le reportage, un auxiliaire précieux. Qu'on se rappelle le rôle—dont le "Gaulois" se glorifie—dans l'affaire Toppmann, le dernier chourineur de l'Empire. Il est fâcheux que, par un excès d'amour-propre professionnel ou par un sentiment de jalousie instinctive, les magistrats tiennent cet auxiliaire en suspicion et affectent de dédaigner un concours si désintéressé. J'ai suivi de très près cette énigmatique affaire Barrême, dont je parlais plus haut, et je reste convaincu que, si l'instruction s'était montrée moins indifférente à certains indices venus de cette source systématiquement dédaignée, la veuve du malheureux préfet de l'Eure eût obtenu, pour sa mémoire, une autre satisfaction que le bureau de tabac dont on a payé sesangoisses. Et j'ai quelques raisons de croire qu'au ministère de la justice on a regretté—trop tard, hélas !—d'avoir traité de roman le petit drame, très romanesque, en effet,—dont un wagon de la ligne du Midi fut le théâtre trois jours après le crime du pont de Maisons.

Ce jour-là, la belle-sœur d'un haut fonctionnaire prenait à Bordeaux le train de 6 h. 50 pour Montauban. Encore sous le coup de l'affaire Barrême, elle avait voulu voyager en coupé, toute seule. Le trajet, d'ailleurs, n'est que de trois heures, avec deux arrêts rapides, Marmande et Agen. La voyageuse pouvait donc se croire assurée contre toute fâcheuse rencontre.

A Marmande, aucun incident. A Agen, pas davantage. Le train se remettrait en marche et la voyageuse se pelotonnait dans son coin avec un soupir d'allégresse, quand, tout à coup, elle se vit entourée de violence et d'un individu de haute taille, le collet de son pardessus relevé jusqu'aux oreilles, fit irruption dans le compartiment.

—Mais, monsieur, balbutia la voyageuse que la terreur aveuglait, ce compartiment est pour moi seule ! —Désolé, madame, fit l'homme d'un ton très poli... C'est la faute de l'employé, non la mienne... Je ne puis malheureusement pas chercher un gîte ailleurs... Mais soyez sûre qu'à la prochaine station...

—Hé ! monsieur, la prochaine station, c'est Montauban... Et Montauban est le terme de mon voyage !

—Alors, madame, je ne puis que vous offrir l'expression de mon regret ! —Ce disant, l'intrus fit un geste respectueux, posa sa valise sur la banquette et s'agenouilla comme pour dormir. Le train filait à toute vitesse, mais moins vite que ne battait le cœur de la voyageuse. Quant au voyageur, il n'avait pas l'air de soupçonner l'émotion dont il était cause, et c'est avec le bégème le plus parfait que, remonçant à ses velléités de sommeil, il se mit à déboucler sa valise et à en explorer les profondeurs.

D'un œil à demi-clos, la voyageuse épiant son manège, et son sang ne fit qu'un tour lorsqu'elle vit, l'ouverture béante, la tête comme une fleur d'acier, et les deux mains de l'homme réapparaître armées, l'une d'un revolver, l'autre d'une grande paire de ciseaux. Elle crut sa dernière heure venue.

—Madame, lui dit le mystérieux personnage, rendez-moi, je vous prie, un léger service... Les longs cheveux que je porte m'incommodent horriblement... Faites-moi la grâce de me les couper aussi ras que possible ! —En vérité, monsieur, si la malheureuse, vous n'y songez pas ! —J'y songe si bien que, si vous vous obstinez dans votre refus, j'aurai le chagrin de vous brûler la cervelle... Choisissez donc... ou ceci... ou cela !

Et d'une main, il lui tendit les grands ciseaux, tandis que, de l'autre, il brandissait le revolver. La voyageuse, bien entendu, choisit les ciseaux... Plus d'une fois, la démanigieuse vint à cette Dali, malgré elle d'essayer le fil sur la carotide de cet impudent Samson... Mais ce diable de revolver était là qui l'invitait à la prudence.

L'opération terminée, Samson tira de sa valise une petite glace. S'y mira complaisamment et, avec un divin sourire : —Un praticien n'eût pas mieux fait, madame, et je vous en remercie. Maintenant, une dernière faveur... J'ai quelques soins à donner à ma toilette... Tandis que j'y procéderai, donnez un coup d'œil au paysage... Il est fort beau.

Sans protester, la voyageuse colla son visage contre la vitre et, furtivement, elle regarda sa montre pour voir combien devait durer encore son martyre. Il était 9 h. 55. Dans dix minutes, le train allait entrer en gare de Montauban. Soudain, une petite toux engageante l'avertit que l'homme avait terminé sa toilette. Elle se retourna timidement. O surprise ! Au lieu du gentleman strictement rasé dont elle avait ravagé le crâne, elle avait devant elle un Dominicain au menton orné d'une grande barbe poivre et sel qui s'épanouissait en éventail sur sa large poitrine... Une vraie fêrie !

Montauban... Dix minutes d'arrêt !... Les faux religieux ouvrirent prestement la portière, et d'un ton bref, menaçant pressé : —J'espère, madame, articulait-il, qu'avant de descendre du train, vous voudrez bien pousser l'obligeance jusqu'à me donner le temps moral de franchir la barrière !

La recommandation était superflue. La voyageuse était plus morte que vive. Ses parents l'attendaient sur le quai. Elle leur conta l'aventure. On informa le chef de gare, qui prévint immédiatement l'autorité. Mais toutes les recherches furent vaines. On ne trouva dans l'avenue qui conduit à la ville que la robe et la fausse barbe du Dominicain.

Un de nos confrères, de passage à Montauban, où la chose est grand bruit, crut devoir aviser qui de droit. On haussa les épaules... Et l'affaire Barrême fut classée.

Vois célèbres.

Pour faire suite à l'historique des vols célèbres, dont il a été question dans l'Abelle, parlons brièvement de celui de la "Duchesse de Devonshire", toute fameuse de Gainsborough.

La "Duchesse de Devonshire" avait été précitée par son propriétaire M. Agnew pour une exposition de la "British Association", tenue en 1871, dans le Old Bond Street, à Londres. Clous de sûreté, fils électriques, gardiens spéciaux, tout fut inutile. Un matin, le cadre apparut vent de sa toile.

Les détectives se mirent en quête. Vains efforts. Seulement, 25 ans plus tard, en 1896, les frères Pinkerton, policiers fameux, trouvèrent un soir, sur leur bureau, un tube de fer blanc dans lequel était roulée la fameuse toile. Le voleur avait été touché par le remords...

Ce voleur n'était autre que le fameux Adams Worth, le même qui, après deux ans de patientes études, avait dévalisé, en 1853, le fourgon emmenant les diamants de Capetown à Kimberley. Il les vendit deux millions à ses complices d'Amsterdam.

Quelques années plus tard, il pensa voler de même manière le fourgon conduisant au port des valeurs belges. Il réussit à se rendre maître du convoi, fractura la caisse, s'empara des 12 millions, mais fut arrêté au moment où il allait fuir. Il fut condamné à sept ans de réclusion. A sa libération, Worth, touché de la grâce, se retira à High-Gate, résidant lui-même le fameux tableau... et vécut jusqu'en 1901.

Avant de mourir, il avait fait l'aveu de son vol, et celui de sa restitution. Adams Worth, dit "O'Brien", menait à Piccadilly la vie large et luxueuse d'un grand seigneur. C'était un homme de petite taille, maigre, imberbe, possédant des villas à Southampton, Brighton, New-Forest, Elephans-Park, etc. etc. Son adresse invraisemblable avait toujours dépités les plus fins limiers.

La "Duchesse de Devonshire" appartient aujourd'hui à M. Pierpont-Morgan.

Le départ de Mme Simone.

Mme Simone, qui vient d'arriver en Amérique, a gagné Cherbourg sans traverser Paris, sans se soumettre aux cérémonies rituelles du départ des grandes artistes. On n'a pas publié la liste des comédiens notables qui seraient consenti à suivre le voyage ; on a pas énuméré les décors, les brochures, les rôles et les cartons à cheques.

Mme Simone a quitté sa ville natale d'été comme elle se fût levée du canapé Hécaïr sur lequel M. Caro-Delvaile est la pendre, et la petite chienne qui dormait à ses pieds a suivi, droit et autoritaire. Mme Simone n'est pas en tournée ; elle est venue donner une série de représentations à New-York. L'originalité de ce voyage permettait quelque indifférence.

Délicate et nerveuse, le regard aimé et précis, avec un sourire élégant qui semble la garde de son visage attentif, Mme Simone n'est troublée, un pro, que par sa propre décision. Mon Dieu ! il ne tenait qu'à elle de ne point partir. Elle avait déjà en refusé. Et puis, un jour, elle accepta les propositions très américaines qui étaient un juste hommage à son renom. Que la mer soit belle et vive la nervosité d'une première traversée, l'expérience sera charmante et recommencera.

Mais cette mer est mystérieuse, pleine de remous qui engouffrent et ravissent comme les légendes. Un vertige inconnu l'échante au sein du transatlantique monotone. Penchée au bord de son défilé, sûre et incertaine d'elle-même, elle aime à se regarder hébété, regretter et espérer... Curieuse expérience. Comme un médecin d'un congrès, un général se mêlant à des manoeuvres, Mme Simone jouera la comédie à New-York, seule Française parmi les artistes américains. Elle jouera en anglais, évidemment, et ce n'est pas à son accent qu'on la distinguera. Les spectateurs d'Amérique auront cette émotion de voir dans les lumières et les sons ordinaires de leur théâtre, grande cette apparition de l'histoire moderne, ardente et réfléchie, prodigue et égoïste, qui combat sa sensibilité avec son intelligence et qui, avec sa raison et avec sa chair, s'accroche doublement au drame de sa vie.

J'espère obtenir du public américain, dit Mme Simone, qu'il s'abaisse "la Réfa" comme le public français. Dans une première adaptation, la pièce de Henry Bernstein a été si décapée, arrondie et détournée, qu'elle n'avait plus son souffle ni son sang. A mon dépit, une traductrice vient de transposer merveilleusement les mots français sur des mots anglais, avec toutes leurs nuances, leur mouvement, leur stratégie dramatique. Je pourrai jouer "la Réfa" comme je l'ai jouée à Paris. Dans ces conditions, j'ai confiance.

Nous commencerons, en octobre, par une série de sensations de "Voleur", succès, là-bas, depuis quatre et des milliers de représentations, est aussi vif qu'un préjour. Puis, au New Theatre, jouera "la Princesse lointaine" : une traduction splendide. Parker, déjà, j'ai préparé une mise en scène qui sera grande.

Mme Simone n'a pas vu entreprendre pour une première saison d'autres essais. Le contrat, qu'elle accepte doit la retenir trois mois en Amérique, avec faculté pour elle de consentir à rester un trimestre de plus, s'il lui plaît. Si quelque fantaisie l'entraîne, elle pourra peut-être à Washington, à Chicago, à Boston ou à Philadelphie. L'année prochaine, des facilités pareilles sont garanties.

Un tournoi médical. Quatre associations de médecins de New York ne pouvaient pas s'entendre : il y avait les orthodoxes qui méprisaient les homéopathes, lesquels critiquaient les électriques et les trois-nissiens pour accabler les allopathes. Cependant les malades mouraient au hasard de leur maladie et sans paraître se soucier autrement des théories. L'affaire vient d'être réglée. On va prendre huit cents malades au plus mal et on les répartira entre les combattants. Ensuite, ils s'efforceront de leur mieux à les guérir, par violence ou persuasion. Les autorités des hôpitaux constitueront un jury incorruptible. A la fin du match, on comptera les patients vivants encore et le nombre de jours qu'aura duré le traitement. Le record établi, on proclamera le vainqueur.

partir. Elle avait déjà en refusé. Et puis, un jour, elle accepta les propositions très américaines qui étaient un juste hommage à son renom. Que la mer soit belle et vive la nervosité d'une première traversée, l'expérience sera charmante et recommencera.

Mais cette mer est mystérieuse, pleine de remous qui engouffrent et ravissent comme les légendes. Un vertige inconnu l'échante au sein du transatlantique monotone. Penchée au bord de son défilé, sûre et incertaine d'elle-même, elle aime à se regarder hébété, regretter et espérer... Curieuse expérience. Comme un médecin d'un congrès, un général se mêlant à des manoeuvres, Mme Simone jouera la comédie à New-York, seule Française parmi les artistes américains. Elle jouera en anglais, évidemment, et ce n'est pas à son accent qu'on la distinguera. Les spectateurs d'Amérique auront cette émotion de voir dans les lumières et les sons ordinaires de leur théâtre, grande cette apparition de l'histoire moderne, ardente et réfléchie, prodigue et égoïste, qui combat sa sensibilité avec son intelligence et qui, avec sa raison et avec sa chair, s'accroche doublement au drame de sa vie.

J'espère obtenir du public américain, dit Mme Simone, qu'il s'abaisse "la Réfa" comme le public français. Dans une première adaptation, la pièce de Henry Bernstein a été si décapée, arrondie et détournée, qu'elle n'avait plus son souffle ni son sang. A mon dépit, une traductrice vient de transposer merveilleusement les mots français sur des mots anglais, avec toutes leurs nuances, leur mouvement, leur stratégie dramatique. Je pourrai jouer "la Réfa" comme je l'ai jouée à Paris. Dans ces conditions, j'ai confiance.

Nous commencerons, en octobre, par une série de sensations de "Voleur", succès, là-bas, depuis quatre et des milliers de représentations, est aussi vif qu'un préjour. Puis, au New Theatre, jouera "la Princesse lointaine" : une traduction splendide. Parker, déjà, j'ai préparé une mise en scène qui sera grande.

Mme Simone n'a pas vu entreprendre pour une première saison d'autres essais. Le contrat, qu'elle accepte doit la retenir trois mois en Amérique, avec faculté pour elle de consentir à rester un trimestre de plus, s'il lui plaît. Si quelque fantaisie l'entraîne, elle pourra peut-être à Washington, à Chicago, à Boston ou à Philadelphie. L'année prochaine, des facilités pareilles sont garanties.

Un tournoi médical. Quatre associations de médecins de New York ne pouvaient pas s'entendre : il y avait les orthodoxes qui méprisaient les homéopathes, lesquels critiquaient les électriques et les trois-nissiens pour accabler les allopathes. Cependant les malades mouraient au hasard de leur maladie et sans paraître se soucier autrement des théories. L'affaire vient d'être réglée. On va prendre huit cents malades au plus mal et on les répartira entre les combattants. Ensuite, ils s'efforceront de leur mieux à les guérir, par violence ou persuasion. Les autorités des hôpitaux constitueront un jury incorruptible. A la fin du match, on comptera les patients vivants encore et le nombre de jours qu'aura duré le traitement. Le record établi, on proclamera le vainqueur.

Celui-ci souffrait aussi de ne plus voir la plantureuse Loïte et faisait retomber son mécontentement sur le malheureux confiné à sa garde.

Un matin, il lui déclara qu'il ne s'amusait pas du tout en sa compagnie et qu'il allait amener un camarade dans le courant de l'après-midi, "prendre l'apéritif".

—Da reste, lui fit-il observer avec une intention polie, ça ne vous gênera pas puisque nous resterons dans ma chambre.

—Vous ne me gênez nullement, répliqua l'industriel ; votre conversation sera plutôt une distraction pour moi... Quel est ce camarade ?

—Etienne Dufour... Vous l'avez déjà vu.

—Où, il m'a même laissé un souvenir agréable, c'est un bon diable...

—Ah ! il vous botte, ses histoires de voyage vous intéressent ?

—Et à part son infirmier pensant : —Y a des jours où le bonhomme raisonne aussi bien que moi, on serait tenté de croire qu'il n'est pas fon du tout.

Etienne arriva à l'heure convenue, et demanda à Vignoroux la permission de saluer M. Michel.

—Mais faites donc, mon cher, dit l'Américain, il va être enchanté de vous voir ; ça va bien.

—Lucienne, ma Lucienne, ne parlez plus de mourir... de nous quitter... Reprenez courage, un contraire ; ne faut-il pas que vous viviez pour continuer l'œuvre de réparation commencée... aussi pour ceux qui vont mourir... Qui sait si plus tard nous ne pourrions pas reprendre notre rêve de judaïe...

—Oh ! mon Dieu, s'exclama la malade, ce bonheur serait-il possible ! Alors, oui, mon Etienne, je veux vivre maintenant... Et tout bas elle se murmura : —J'essayerai du moins...

Marie resta auprès de sa sœur après qu'Etienne se fut retiré, plein d'angoisses et d'espoir à la fois.

—Et bien, interrogea Léon, en le voyant entrer, cela va mieux ? J'ai craint de vous gêner en allant avec vous...

—Comme te voilà défait, mon pauvre frère ! Tu l'as trouvée très mal... Elle est bien changée...

—Pauvre fille... Pauvre petite victime !... Et frappant du pied, refoulant ses larmes, dans un cri de colère, Etienne proféra :

—Ah ! Hector, ce bandit, je n'ose affirmer qu'il ne mourra pas de ma main.

Et les deux frères se quittèrent après s'être entretenus, durant une heure au moins, de conséquences qu'allait avoir la confession de la mort.

Léon approuva le jeune soldat qui, le lendemain matin, devait se rendre chez M. Delange, pour

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 61. Commence le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

QUATRIEME PARTIE

JUSTICE !

Suite.

Après une pause, fermement, elle reprit :